

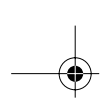
Préface

Sensibilité – Mère de l'étonnement – Fille de la coupe, des résistances – Étincelle et lumière – Éveil, appel, invasion – Accélération – ou variation seconde – Inégalité, valeurs¹.

On serait facilement porté à croire que le terme de « sensibilité » est mal construit, qu'il contient une contradiction interne ou qu'il désigne une impossibilité logique : la désinence du mot, en effet, indique une « capacité », une « aptitude » ou « faculté », ce qui semble contredire ou dénier la passivité propre de la réception sensible, des sens ou du sentir. Dès qu'on examine les métaphores que la tradition utilise pour décrire la sensibilité, on remarque que cette contradiction n'est pas une banale conséquence étymologique, mais qu'elle touche au concept lui-même : depuis la virginité du « papier blanc » jusqu'au « miroir » qui ne saurait s'empêcher de refléter le réel, il est toujours question des surfaces les plus « aptes » et « prêtes » à recevoir les impressions des objets qui les affectent. Une fois que les difficultés du concept sont constatées, rien ne semble plus naturel que de craindre l'impossibilité de la chose même, et puisqu'il faut prendre garde aux empirismes inconséquents, on fait en

1. Paul Valéry, *Cahiers*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1973, t. I, p. 1197.



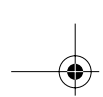


La Formation des formes

sorte que tout ce que la sensibilité possède de « capacité » l'emporte sur ce qu'elle possède de « passivité ». Dès lors, le terme désigne la capacité de former ou de structurer *a priori* – avant même que l'on « sente » ou que l'on « reçoive » au moyen des sens – ce qui peut et ce qui ne peut pas être senti, c'est-à-dire qu'il désigne la faculté qui contient les *conditions de possibilité* – « transcendantales », « constitutives » – de ce que l'on appelle le « sensible ». C'est dire que la sensibilité ne « reçoit », ne « subit » ou ne « pâtit » au fond que ce qu'elle se donne à elle-même comme l'objet possible de sa réception ; les sens sont les « organes » d'une activité qui engendre, organise et constitue le champ ou l'horizon de leur effectivité, ils ne touchent jamais ce qu'ils rencontrent mais ce qui aura toujours déjà été anticipé comme ce qu'ils *peuvent* rencontrer. C'est dire aussi que toute « esthétique » doit forcément renvoyer à une logique, à une psychologie, à une phénoménologie, à une herméneutique, à une ontologie : et voilà, dirait-on, ce qui arrive depuis Kant, à savoir depuis que l'on a cru avoir trouvé des principes *a priori* pour la sensibilité (réceptivité) et que l'on a voulu forger une « Esthétique transcendantale ».

En vérité, il en va tout autrement, aussi bien en ce qui concerne la notion de sensibilité qu'en ce qui concerne l'esthétique de Kant. La tension interne entre le concept d'une capacité (faculté, aptitude) et celui d'une passivité fait d'abord la richesse même de ce que l'on appelle « sensibilité » : celle-ci désigne une faculté qui justement ne s'actualise que dans la passion, ou bien comme passion, elle est une faculté passive (*potentia passiva*) dont tout le « pouvoir » consiste à être lui-même impouvoir, exposition, ouverture. Si la sensibilité (réceptivité) n'était pas conçue comme une faculté ou comme une puissance (*Vermögen*) possédant ses propres lois et ses propres conditions – si paradoxales ou si « impossibles » qu'elles soient, car elles sont les lois et les conditions de la passivité –, elle disparaîtrait comme sensibilité pour devenir le simple moment passif ou l'organe réceptif d'une spontanéité qui la fonderait et la précéderait. Ainsi, par exemple, on est habitué à penser que « je », sujet actif, doué d'un corps, d'une âme et de la liberté de se mouvoir, « possède » une sen-



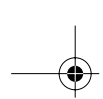


Préface

sibilité, laquelle s'actualise quand je me tourne vers les choses, quand j'ouvre mes yeux ou tends mes oreilles, quand je parcours avec mes mains les surfaces, quand je m'approche ou m'éloigne des objets. Or, s'il en était vraiment ainsi, rien ne m'aborderait, rien ne me toucherait – au moins rien qui ne soit déjà prévu, pré-configuré ou préconstitué par mon champ perceptif, par mon attention et mon mouvement. Mais je peux fermer les yeux, boucher mes oreilles ou m'interdire le mouvement, je n'arrêterai pas cependant de sentir, de pâtir, de trouver ou de rencontrer : l'intensité du noir apparaîtra à ma vision, la vibration des sons retentira dans mon corps. Et même lorsque « je » ne suis plus là, que mon corps n'est plus « vécu » par moi et devient chose inerte, il n'en est pas moins « sensible » (à l'éclairage, à l'air, à l'humidité, au chaud, au froid, aux autres corps...) : ce n'est pas un hasard si l'on peut parler, par extension, de la « sensibilité » des choses non animées ou non vivantes, sans « âme », sans « corps » ou sans « monde », comme par exemple lorsque l'on parle, en écologie, de la sensibilité d'un milieu naturel à l'intervention humaine ou bien, en photographie, de celle d'un papier à la lumière.

La sensibilité n'est jamais tout d'abord « ma » sensibilité, ma propriété ou ma faculté ; elle renvoie plutôt à un contact, à une réception, à une affection ou à une passion qui toujours « me » précèdent et que, par définition, je ne saurais constituer. Il faudrait donc dire, peut-être : en fermant mes yeux, en bouchant mes oreilles et en m'interdisant le mouvement – ou en m'endormant, en m'évanouissant, en m'anesthésiant... –, « ça » n'arrêterait pas de sentir. Cela vaut évidemment dans la mesure où « ça » renverrait à l'action même ou à l'événement du pâtir et non pas à un « sujet », même impersonnel, supposé par cette action. Dans la sensibilité, il n'est plus en effet question d'un « sujet » en général, si impersonnel soit-il, ouvrant le champ ou l'horizon de la perception. Il n'est plus question d'un « soi » qui sente ou qui ressent, qui soit en quelque sorte présent à son sentiment, qui « se sente sentir ». La sensibilité, c'est par où le soi s'excède, par où il habite la valeur, la différence et l'intensité bien avant d'être constitué à même soi ou dans un rapport à soi : c'est par où il est



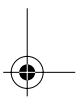
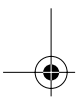
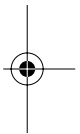


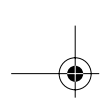
La Formation des formes

constamment débordé, syncopé, *a priori* au contact de ce qui n'est pas soi et qui ainsi le met hors de soi. Plus encore : précédant l'unité réflexive du « se-sentir » (*Sich-Empfinden*), la sensibilité précède en même temps le « se-trouver » (*Sich-Befinden*) du soi. Autrement dit, la sensibilité ne se fonde pas dans le fait qu'on « se trouve » au monde ou au milieu de l'étant ; au contraire, c'est elle qui fait la condition première de possibilité pour tout « être-au » en général. Le sentir (*empfinden*) de la sensibilité renvoie à un « trouver » (*finden*) *comme tel*, trouver absolu qui trouve au sens où il est exposé sans réserves à l'étant et le laisse venir à l'encontre (*invenire*) par-delà toutes les conditions et tous les horizons de rencontre.

La sensibilité est en somme la *passion du réel*, la faculté de déposer les conditions ou la faculté de rester sans facultés face au réel. Ou bien c'est le réel lui-même en tant qu'il nous aborde, nous touche et nous appelle : le fait même qu'il est, bien avant qu'on en vienne à se demander pourquoi il n'est pas rien ou bien pourquoi il est ce qu'il est. La raison, pour sa part, est la faculté qui peut s'émerveiller et se poser des problèmes concernant ce réel, en s'assignant la tâche de le penser ; l'entendement est la faculté qui cherche à le connaître, à le régler, à l'objectiver ; l'imagination est enfin la faculté qui le configure, le modèle, l'organise ou le présente. Seule la sensibilité est cette faculté sans tâche ou sans faculté qui consiste à tout simplement le pâtir : mais c'est ainsi qu'elle pose les limites pour toute autre tâche et pour toute autre faculté, car même l'imagination, l'entendement ou la raison, sous peine précisément de perdre le réel et de s'élever dans les délires d'une folie métaphysique, doivent chaque fois s'y soumettre.

Il en va ainsi dans le « tribunal de la Raison » que Kant a instauré dans sa *Critique de la raison pure*, et qui en ce sens doit bien être considéré comme un tribunal de la sensibilité. Ce n'est jamais en effet que sur les limites de celle-ci que l'on pose les limites pour l'usage légitime des autres facultés de l'esprit, que l'on circonscrit le domaine de la connaissance ou de l'action, de la pensée ou du sentiment. La sensibilité pose la première condition pour la connaissance humaine, c'est-à-dire aussi, en même





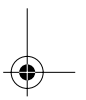
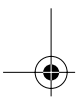
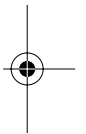
Préface

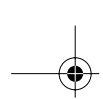
temps, la limite ultime au-delà de laquelle elle se supprime comme « savoir » et laisse se libérer la « foi ».

C'est d'avoir jeté les bases pour penser la sensibilité comme *faculté*, c'est d'avoir tenté de poser les lois et les conditions d'une réceptivité « pure », que l'on est redevable à l'« Esthétique transcendante ». Ce texte, qui ne dépasse pas la vingtaine de pages, n'est pas, comme on l'a répété si souvent, le vestige pré-critique ou l'introduction infortunée par laquelle débute la *Critique de la raison pure*, et qui serait heureusement oublié par la « Logique transcendante ». Ce texte constitue, au contraire, le ciment de l'édifice tout entier et le commencement obligé de toute « critique ». Car rien ne précède la sensibilité, tout commence avec elle, même si tout ne provient pas d'elle.

C'est précisément en ce point que le travail ici présenté a trouvé son origine. Il nous a semblé en effet opportun et pertinent d'adresser la question suivante à l'esthétique critique de Kant : cette première condition pour la connaissance, comment est-elle à son tour possible ? Comment est possible la sensibilité pure elle-même en tant que condition de possibilité de l'expérience ? Ces questions, en un sens, sont très vieilles dans l'histoire du kantisme. Dès son vivant, on reproche à Kant l'absence d'une véritable justification, d'une « déduction » de l'espace et du temps comme formes de la sensibilité pure. La seule « déduction » que Kant offre se limite à montrer l'applicabilité de ces concepts esthétiques à la connaissance. Or, pourquoi l'espace et le temps sont-ils les « formes pures » de la sensibilité ? Pourquoi en fait la sensibilité pure possède-t-elle des « formes » ?

À ces questions Kant opposait toujours le même argument : pour répondre, il faudrait avoir le pouvoir d'intuitionner l'origine de l'intuition et de ses conditions de possibilité, intelligence ou « intuition intellectuelle » capable de pénétrer les secrets de l'entendement (infini ou divin) qui en aurait « conçu » la possibilité. Il faudrait donc comprendre la « possibilité » d'une « condition de possibilité ». Or, non seulement cela reste inaccessible à l'intuition finie, mais, en fait, il n'y a rien à quoi accéder, aucun secret à dévoiler : de quel droit, en effet, pourrait-on rapporter la *sensibilité* à une « origine », à un « possible », à un

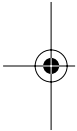




La Formation des formes

« concept », ou bien comment pourrait-elle s'originer autrement que dans le débordement même de tout « concept » et de tout « possible », autrement que dans l'exercice de sa passion ? Dans ce travail, notre intention ne sera donc pas de remonter en deçà des objections dénonçant l'absence de « fondement » pour la sensibilité transcendante et de montrer son « bien-fondé ». La sensibilité ne saurait être ni bien ni mal fondée, car elle n'est pas de l'ordre des « fondements ».

On cherchera dans ce livre à articuler une pensée du sensible dans l'esthétique critique de Kant. Évidemment, ce n'est pas que cette pensée soit restée « inaperçue » par les lecteurs de Kant, et qu'elle fasse maintenant l'objet d'une trouvaille personnelle. En philosophie, il n'y a pas d'« inaperçus », de « trouvailles » ni de pensées « personnelles », et cela doit être d'autant plus manifeste dans le cas d'un travail qui cherche à dialoguer avec la philosophie de Kant. Le texte kantien – mais c'est là le cas exemplaire d'une vérité qui vaut pour tous les textes philosophiques – ne fait qu'un avec la tradition qui l'a lu, qui l'a re-pensé et qui l'a redonné jusqu'à nous. On ne saurait par conséquent accéder à lui sans en même temps chercher à assumer et à continuer cette tradition, à partir d'elle et en elle, ce qui veut dire, très précisément, sans chercher à exprimer et à formuler les questions qui sont logées dans les réponses mêmes qu'elle a fournies, dans les décisions qu'elle a prises ou dans les interprétations qu'elle a proposées. Car les textes résistent à leurs interprétations, et donnent à penser uniquement dans la mesure où, on se risque à prendre des décisions fermes et claires concernant leur sens. On ne verra donc rien d'étonnant au fait que la *sensibilité*, à plusieurs égards véritable « refoulé » dans l'histoire du kantisme, engage et provoque maintenant la lecture. Une lecture qui sera aventureuse, parfois violente, voire injuste, mais pas plus que ne le doit être en général une lecture¹.



1. Je tiens à remercier Jean-Luc Nancy de son aide dans la composition de ce livre, qu'il a relu et discuté à des étapes différentes de sa rédaction. Tout ce que j'essaie de proposer sur la sensibilité kantienne n'est qu'une tentative de prolonger quelques voies rendues possibles par son travail philosophique.

